

Dollhouse de Kirsten Sheridan

Serge Abiaad

Numéro 159, octobre–novembre 2012

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/67810ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Abiaad, S. (2012). Compte rendu de [*Dollhouse* de Kirsten Sheridan]. *24 images*, (159), 33–33.



Dollhouse

de Kirsten Sheridan

De jeunes délinquants envahissent, saccagent et démontent une maison moderne sur la côte irlandaise dans ce huis clos claustrophobe, au bord de l'éclatement. **Dollhouse** oscille entre l'émerveillement et le nihilisme d'une jeunesse exubérante et indestructible en butte à la confusion de ses propres sentiments. Le film abonde de vie et de vigueur, attentif à la composition des relations de jeunesse, à la fragilité de leur construction et de leur démantèlement. **Dollhouse** est une œuvre sur les instincts conflictuels de l'admiration, de la jalousie et du mépris, qui voilent le regard des plus nantis sur les plus démunis.

Lorsque les gamins désorientés découvrent que la maison appartient à Jeannie, une des leurs, leur confusion laisse place à un sentiment de trahison, puis de colère. Le statut social nouvellement acquis de la jeune fille ouvre ainsi la voie à des confrontations sectaires. Les six gamins de **Dollhouse**, intoxiqués et bouillonnant d'hormones semblent émerger d'une adaptation moderne de *Lord of the Flies*. Trouvant son équilibre entre *Orange mécanique* et *Kids* de Larry Clark, le film vacille entre la rébellion d'une classe défavorisée et l'évasion débridée. La destruction initiée par les jeunes rebelles se traduit par le refus de céder à la désaffection et au dénuement qui régissent leur vie, et pourtant ils se complaisent à jouer les rois et reines d'un soir. Kirsten Sheridan saisit vivement le dialecte et l'attitude de cette sous-culture particulière de la jeunesse irlandaise et il est évident qu'elle a soigneusement cartographié le flux et reflux des relations juvéniles; **Dollhouse** met en valeur l'empressement instinctif avec lequel les allégeances se forment d'un côté et la dissolution subite de leur cohésion, de l'autre.

Il n'est pas donné à tout cinéaste de créer un cadre dans lequel les moments d'affabilité et de compréhension côtoient des scènes de véritables tourmentes et de terreur rampante. Cette dichotomie filmée avec courage et tact laissera le spectateur pour le moins effaré. – Serge Abiaad

Rengaine

de Rachid Djaïdani

La rengaine du titre est celle de tous les marquages identitaires qui traversent la société française: celle du racisme pernicieux entre les communautés qui enchaîne en maintenant de force dans la tradition, celle des préjugés les plus tenaces qui dressent des murs entre les individus en fonction de la couleur de la peau, de l'appartenance religieuse, de la séparation des sexes ou de l'orientation sexuelle. À travers l'histoire d'amour contrariée de Sabrina, une beur émancipée surveillée par ses 40 frères dont un aîné particulièrement buté, et de Dorcy, un black qui aspire à devenir comédien, Rachid Djaïdani attaque sur tous les fronts, pulvérisant au passage tabous et idées reçues. Bref, tout ce qui divise, stigmatise et exclut, le cinéaste «s'en bat la race», sans tomber pour autant dans l'angélisme rassurant. Le grand mérite de **Rengaine** est de se situer au-delà de tous les discours de victimisation et de chercher à «briser les chaînes» à la fois avec un humour jubilatoire (voir les dialogues parfois hilarants) et un sens de la vérité nue qui entend apaiser les cœurs. Avec sa caméra mobile, ses nombreux recadrages et sa prédilection pour les gros plans et les déambulations à travers la ville, le cinéaste fait toujours la part belle à l'humain sans négliger son inscription dans le paysage urbain. Il sait aussi créer à l'écran des plages mélancoliques qui isolent les personnages dans le cadre et confèrent au film une respiration alanguie. Malgré certains tics et clichés (la caméra virevoltante à la Claude Lelouch autour des amoureux), **Rengaine**, qui a nécessité neuf ans de tournage et de montage faute de scénario préconçu et de budget conséquent, témoigne d'une grande détermination de la part d'un artiste franc-tireur. Romancier, comédien chez Peter Brook et cinéaste confirmé (son film a reçu le prix de la Presse internationale à Cannes dans les sections parallèles), Rachid Djaïdani est immensément libre. – Gérard Grugeau